Entretien - Culture et idées

Juliette Rousseau : « Écolos, antiracistes, féministes... Nous devons nous lier ensemble contre le système »



Entretien avec Juliette Rousseau

28 septembre 2019 à 10h49, Mis à jour le 22 décembre 2021 à 09h24

Durée de lecture : 17 minutes

L'activiste Juliette Rousseau parle des limites de la non-violence, de son attachement à la Zad de Notre-Dame-des-Landes, et des nécessaires solidarités entre féministes, antiracistes, écologistes... Et

rappelle la « sacrée dose d'amour » qui rend le combat et la joie possibles.

Reporterre poursuit <u>une série d'entretiens</u> <u>de fond</u> avec celles et ceux qui renouvellent la pensée écologique aujourd'hui. Parcours, analyse, action : comment voient-elles et voient-ils le monde d'aujourd'hui?

Aujourd'hui, Juliette Rousseau, autrice de Lutter ensemble. Pour de nouvelles complicités politiques (Éd. Cambourakis, 2018) et ancienne porte-parole de la Coalition climat 21, collectif de la société civile créé en 2014 pour préparer la Cop 21. Elle est aussi membre du <u>conseil</u> d'administration d'Attac.

Reporterre — Dans quel milieu avez-vous grandi?

Juliette Rousseau — Je suis née en Bretagne, dans une commune enclavée parmi les plus pauvres d'Ille-et-Vilaine. De plus en plus de familles monoparentales y arrivent par dépit, attirées par les loyers peu chers. C'est une campagne très endommagée par l'agriculture conventionnelle.

J'y suis très attachée. Mes parents, soixante-huitards, s'y sont installés à la fin des années 1970 pour expérimenter un mode de vie plus autonome. C'était, avec le recul, une démarche peu politique : une envie de travailler moins, de cultiver ses légumes, d'avoir des animaux mais ils n'étaient pas tellement engagés dans des luttes et peu en lien avec le territoire. Ils ont vécu en communauté un moment et, quand je suis née, ils commençaient à rentrer dans le moule.

Comment êtes-vous devenue coordinatrice de la Coalition climat 21, en 2015 ?

Après des études de sociologie, j'ai travaillé à <u>Attac</u>, et je suis partie au Brésil pour

l'organisation du <u>sommet des peuples à Rio</u>, en 2012. Puis, j'ai effectué différentes missions et me suis forgé des compétences de logistique militante de masse. Au moment de la Cop 21, quand la <u>Coalition climat 21</u> s'est montée, j'ai été sollicitée pour en devenir la coordinatrice.

Je n'avais pas d'attentes vis-à-vis de l'État, ni des institutions internationales. Je l'ai fait parce que ce sont des moments d'émulation — durant lesquels plein d'organisations de la société civile et de dynamiques de lutte se rencontrent — et qui forment une génération militante. J'étais intéressée par les complicités qu'on allait pouvoir créer dans ce processus, les expérimentations qui allaient pouvoir nous servir ensuite dans la construction de luttes.

Quelle est, aujourd'hui, votre vision du mouvement climat?

Avec les <u>Gilets jaunes</u> m'est apparue la problématique du rapport qu'on a avec la lutte qu'on porte. Les Gilets jaunes se sont mobilisés à partir de leur expérience du quotidien, parce qu'ils n'acceptaient plus ce qui se passait dans leur vie.

Ils ont confirmé que la révolution ne viendra pas de nous — les personnes qui pensent la théorie politique, qui sont souvent dans des positions de domination dans les espaces organisés. Elle viendra des personnes qui ont le plus d'intérêts immédiats à ce qu'elle arrive. Le rapport d'expérience met d'emblée le mouvement dans la confrontation, parce que les personnes luttent pour leur survie.

À l'inverse, le mouvement climat est composé d'une majorité de gens qui ont un rapport de conscience avec l'objet de leur

lutte. Les manifestations climat sont souvent urbaines et le fait d'une classe moyenne ou supérieure qui ne travaille pas dans des milieux naturels, qui n'est pas exposée à des enjeux de pollution environnementale. Ils ont vu des émissions, lu des livres et descendent dans la rue pour ça. Un jour, une copine qui lutte dans un collectif contre les violences policières constitué autour d'une famille de victime m'a dit : « Vous, les Blancs, passez votre temps à dire que vous allez mourir un jour. Ça me fait rigoler. Nous, c'est aujourd'hui qu'on meurt!»

Le mouvement climat est constitué de gens dont les positions dans la société ne les mettent pas en confrontation avec l'État. Le problème, c'est quand ils se positionnent comme interlocuteurs légitimes, car non violents. Dans quelle mesure ces gens qui viennent nombreux aux manifestations pour le climat sont-ils des alliés pour la révolution? Je me le demande.

Quelles sont les limites de la nonviolence ?

Il faut faire exploser la dichotomie violence/non-violence. Il faut parler de stratégie, pas de concepts abstraits. Les mouvements qui se disent non violents portent atteinte à la possibilité de nouer des alliances au sein du mouvement social. Il est évident que dans une société où le pouvoir politique et médiatique discrédite une partie du mouvement en le pointant comme violent, se dire non violent, c'est s'adresser à ce pouvoir en se désignant comme l'interlocuteur le plus légitime, le plus réfléchi.



« Les mouvements qui se disent non violents portent atteinte à la possibilité de nouer des alliances au sein du mouvement social. »

Pendant des années, toute une partie non violente du mouvement écolo-climat se pinçait le nez quand il s'agissait de la Zad de Notre-Dame-des-Landes, parce qu'elle n'était pas non violente. Mais le jour où le gouvernement a annoncé l'abandon du projet d'aéroport, ces gens-là ont applaudi très fort à la victoire de la lutte. Que croientils? Que la lutte n'a été gagnée que par les recours légaux? Pendant les expulsions de 2012, entre la première barricade face aux policiers et les personnes qui tenaient la maison, il y avait une palette de personnes plus ou moins enclines à la confrontation, mais tout le monde était là pour la même raison. La lutte a été gagnée parce que toutes ses composantes, toutes les façons de lutter étaient là et ont cohabité, même si cela ne s'est pas fait sans difficultés.

Après la Cop 21, vous vous êtes vousmême tournée vers Notre-Dame-des-Landes...

Avec un groupe d'amis rencontrés durant la Cop 21, on s'est installés à la Zad de Notre-Dame-des-Landes. J'y ai habité jusqu'en 2017, à la Rolandière.

Nous voulions mettre notre énergie dans une lutte ancrée. Personnellement, j'ai

grandi à une cinquantaine de kilomètres de Notre-Dame-des-Landes. C'est une lutte que j'accompagne depuis longtemps. J'y suis allée pour la première fois en 2009, à l'occasion d'un <u>camp action climat</u>. J'y suis retournée régulièrement ensuite, y compris durant les expulsions de 2012, avec mes parents et des membres de ma famille. J'éprouve pour cette lutte un attachement affectif très fort.

Que représente la Zad à vos yeux ?

Pendant mon enfance, je me suis construite affectivement avec les saisons. À chaque saison correspondent pour moi certains chants d'oiseaux, certaines odeurs de plantes, de fleurs, de cultures ou de récoltes, et aussi certaines luminosités. Cette sensibilité sensorielle est allée en s'amoindrissant au fil des ans, sans doute en partie en raison de la diminution de la biodiversité, de la transformation du bocage. Quand je suis arrivée à la Zad, tout ça est revenu d'un coup de façon puissante. Après des années de vie à Paris, c'était comme me retrouver moi-même.

Les premières fois que je suis allée à la Zad, j'ai réalisé à quoi la région d'où je viens aurait pu ressembler si elle n'avait pas été victime de l'agriculture conventionnelle, du remembrement. La Zad a été préservée pendant quasiment 50 ans, et elle est magnifique. Les petits chemins et le bocage sont toujours là, les talus et les haies aussi. Beaucoup de prairies n'ont pas été drainées. C'est encore une zone humide. Chez moi, au contraire, les prairies humides ont été drainées et asséchées, les chênes centenaires ont été abattus.

Que change le fait de lutter là où l'on vit?

La Zad a profondément transformé ceux qui se sont liés à elle. L'attachement au territoire et aux gens qui s'y trouvent est tel qu'il les a amenés à faire des choses qu'ils ne se seraient jamais imaginé faire. Des squatteurs anti-légalistes ont déposé des recours légaux, des légalistes tenaient le front avec des squatteurs...



« La Zad a profondément transformé ceux qui se sont liés à elle. »

Pour beaucoup de personnes que j'aime et dont je suis proche, dans la situation actuelle post-abandon de l'aéroport, le choix d'entrer dans un processus de négociations avec l'État et le conseil départemental n'était pas du tout idéal. Mais, par attachement pour le territoire, elles n'abandonneront pas tant qu'elles n'auront pas essayé. L'attachement et l'envie de défendre ensemble un territoire sont à même de venir bouleverser certaines de nos convictions, de venir questionner nos dogmatismes.

Dans *Lutter ensemble*, votre livre publié en novembre 2018, vous explorez l'organisation des luttes sous l'angle des rapports de domination. Pourquoi avoir choisi cet angle?

Pendant la Cop 21, la coalition était composée d'une majorité de femmes jeunes. Ça a rendu l'atmosphère de travail différente. Il était possible de dire non quand on se faisait emmerder, de ne plus accepter certaines choses. Je n'ai pas eu le sentiment de me faire écraser, utiliser,

instrumentaliser comme c'était arrivé plein de fois par le passé. J'ai rencontré des femmes avec qui on s'est posé la question du féminisme comme enjeu de lutte, et pas seulement comme un argument de défense au quotidien, même si c'est aussi hyper important.

C'est à cette occasion que j'ai découvert l'écoféminisme, avec des amies comme <u>Jade Lindgaard</u>, Laurence Marty, Isabelle Cambourakis ou encore Émilie Hache. L'écoféminisme m'a permis de considérer que le féminisme pouvait être un terrain de lutte. Il a été un outil dans ma réflexion sur l'imbrication des dominations, de la dichotomie nature-culture et du patriarcat. Ça a aussi été pour moi une façon de me situer en tant que femme dans les luttes écolos. De dire que ce que je vis au quotidien en tant que femme, les conditions faites aux femmes dans ce monde, ne sont pas dissociables de la lutte qu'on mène pour l'écologie, tout cela tient de l'écrasement et de l'annihilation du vivant.

Au même moment, on a été interpellés sur le problème du racisme, notamment par des groupes étasuniens, mais aussi par des groupes français qui dénonçaient la manière dont notre travail restait dans un impensé total des questions de discriminations raciales, de colonialisme.



« L'écoféminisme m'a permis de considérer que le

féminisme pouvait être un terrain de lutte. »

Cela m'a amenée à vouloir penser la complexité des rapports d'oppression dans les luttes auxquelles je participe, et la façon dont ces luttes, notamment pour l'écologie et le climat, interagissent avec ça.

Mon livre est né de ces réflexions. La question principale qu'il pose est : comment, au sein des luttes qu'on mène, acter et agir sur les rapports de domination qui les traversent en même temps qu'on lutte à l'échelle systémique ?

Je suis allée voir plein de collectifs, sur des fronts différents, qui ont en commun d'agir sur les rapports de domination qui les traversent. Agir sur ces rapports de domination signifie dans un premier temps les reconnaître. Ça m'a permis de faire justice de choses que j'avais vécues, de répondre à des interpellations qui m'avaient été faites et de fournir des outils à des personnes ou à des groupes qui auraient envie de changer leur façon de lutter en même temps que je les construisais pour moi-même.

Comment créer des ponts solides entre les différentes composantes de la lutte ?

La base serait déjà de commencer par se reconnaître mutuellement, et quand on est d'une lutte plus visible, partager cette visibilité avec d'autres. Après il y a évidemment la solidarité concrète. Pour ce qui est de la répression par exemple, des centaines et des centaines de personnes ont été jugées en comparution immédiate dans le cadre du mouvement des Gilets jaunes. Elles ont été beaucoup moins visibles que celles qui ont perdu un œil ou une main. Or, elles ont aussi besoin d'un accompagnement pour trouver un avocat, d'argent pour le payer, ainsi que d'éventuelles amendes... C'est aussi le cas

de nombreux collectifs <u>Vérité et Justice</u> à travers le pays, tous appellent au soutien du mouvement social, et certains souffrent beaucoup d'être tenus dans l'invisibilité.

Or ce soutien pourrait être apporté par des mouvements où les gens ont plus de thunes. Il y a tellement de façons d'être en solidarité: par le discours, la solidarité matérielle, le soutien des événements existants, en appelant ses militants à aller à tel ou tel événement... jusqu'à des choses qui nécessitent plus de complicité interpersonnelle, comme organiser des actions ensemble et assumer de prendre des risques, ce qui ne peut venir que dans un second temps.



« Agir sur les rapports de domination signifie dans un premier temps les reconnaître. »

Au Royaume-Uni, des groupes climat antiaviation ont coorganisé deux actions d'affilée. La première, coorganisée avec le collectif <u>Black Lives Matter</u>, visait à <u>bloquer un aéroport au centre de Londres</u> en dénonçant la dimension raciste de la crise climatique. La répartition des rôles était intéressante : les militants des mouvements climat ont assumé de subir la répression de la police et de la justice, en partant du principe qu'elle serait moindre, parce qu'ils étaient blancs. La deuxième action a consisté à <u>bloquer un charter qui devait</u>

déporter 60 personnes. Les personnes du mouvement climat, qui connaissaient les techniques de blocage d'avion et d'aéroport, ont permis à l'action d'avoir lieu et y ont participé.

Pourquoi être solidaire avec les autres luttes? Pourquoi faire l'effort d'organiser des réunions accessibles aux personnes handicapées quand son propre groupe est composé de valides, pourquoi être solidaire avec les femmes quand on est un homme, avec les personnes noires quand on est des personnes blanches?

En d'autres termes, quel intérêt aurait-on à penser ses espaces de lutte autrement qu'à partir de soi? Il y a un enjeu très fort à s'opposer aux multiples systèmes d'oppression, et à ne jamais oublier qu'ils se renforcent les uns les autres. On peut débattre pour savoir qui du capitalisme, du colonialisme ou du patriarcat a engendré les autres. Mais négliger de les voir dans l'ensemble pour ne s'intéresser qu'à un seul revient à perdre à la fin. Il suffit de voir comment le féminisme ou l'écologie peuvent être repris à leur compte par des groupes ouvertement racistes et réactionnaires. Il nous faut construire des espaces de lutte et des solidarités politiques qui reflètent cette conscience des multiples dominations. Je ne crois pas qu'on puisse attaquer l'ensemble du système depuis une seule position, mais que nous devons nous lier pour l'attaquer ensemble depuis nos différentes positions.

Il vaut mieux ne pas essayer d'aller soutenir les autres si on n'en est pas convaincu et qu'on est dans une logique universaliste – cette tendance extrêmement forte dans le mouvement social en France à être persuadé que partant d'où on part, on est en capacité d'avoir une lecture globale de ce qui se passe dans le monde, de ce qu'il faudrait faire en matière de lutte et de ce à quoi ressemblerait l'émancipation. On s'en

fout qu'une organisation ait des femmes voilées sur la photo si elle ne parle jamais de l'islamophobie que vivent ces femmes en France! Elle est juste en train d'instrumentaliser les gens, et c'est malhonnête.



« Les plus marginalisés ont souvent une lecture plus fine que les personnes en position de centralité. »

En France, le <u>Clhee</u> [le Collectif lutte et handicaps pour l'égalité et l'émancipation], un collectif de personnes directement concernées par le handicap, peine à se faire entendre, sauf dans des espaces féministes et queers. En Angleterre, les premiers espaces à avoir ouvert la porte et pris acte des revendications du collectif DPAC, Disabled people against cuts [Les personnes handicapées contre les coupes budgétaires, en français], sont des espaces féministes, queers et antiracistes. Pourquoi? Parce que ces espaces ont compris la question des oppressions. Parmi les personnes les plus marginalisées se trouvent celles qui ont l'intérêt le plus fort et le plus immédiat à changer la société et en ont souvent une lecture plus fine que les personnes en position de centralité.

Comment passe-t-on d'un travail salarié dans une grande ville à l'installation dans une Zad, sans emploi régulier?

J'ai grandi dans une famille qui n'a jamais considéré le travail rémunéré comme un aboutissement. Depuis que j'ai commencé à travailler, j'ai toujours alterné des phases de travail rémunéré et de travail non rémunéré. Ce qui compte est le sens de ce que je fais, et j'ai conscience qu'il s'agit d'un luxe. Mais c'est aussi un choix : vivre avec moins, faire plus de choses soi-même, dépendre plus de l'entraide d'une communauté que de ressources individuelles.

L'arrivée à la Zad de Notre-Dame-des-Landes m'a confirmé l'importance de me lier avec plein de gens qui ont des ressources en-dehors du travail, dans des dynamiques d'entraide matérielle. J'ai eu un bébé cette année et je n'ai eu à acheter ni une fringue, ni un matériel de puériculture, parce qu'on a un réseau suffisamment fort pour que tout tourne - et pourtant, on n'est pas très nombreux à faire des enfants. De la même manière, je n'ai jamais fait garder ma fille et il y a toujours quelqu'un pour s'en occuper autour de moi. Parce qu'on partage en partie la responsabilité et l'amour des enfants, comme on partage beaucoup d'autres choses.

Les luttes sont souvent âpres et ne sont pas toujours victorieuses. Qu'est-ce qui vous donne de la joie ?

Le fait de s'engager dans une communauté de lutte, de partager plus et de prendre des risques ensemble. De rompre, dans nos façons de lutter et de vivre, la dichotomie entre espace public et espace privé.

D'amener plus de justice, d'autonomie et d'émancipation dans les communautés humaines et les territoires que nous habitons. À travers les luttes, j'ai côtoyé des personnes qui subissent des choses très difficiles: homophobie, transphobie, racisme, violences des frontières et de la police, violences sexuelles... C'est pourtant dans ces espaces-là que j'ai trouvé le plus de joie.

Certains collectifs que je suis allé voir pour mon livre sont extrêmement joyeux, comme le collectif féministe <u>Sisters Uncut</u>, qui organise régulièrement des cérémonies en lisant les noms des femmes tuées dans l'année ou mortes en prison, intègre et met en visibilité des choses hyper violentes. Ce qui rend la joie possible, dans ce groupe comme dans d'autres, c'est une sacrée dose d'amour pour les personnes avec qui l'on s'engage, ainsi qu'une conscience que la joie et le bien-être mental ne tombent pas du

ciel. Ces groupes ont une intention consciente à se faire avancer collectivement et à prendre soin les un.es des autres.

 Propos recueillis par Alexandre-Reza Kokabi et Émilie Massemin

Pour lire les autres entretiens de cette série consacrée à celles et ceux qui renouvellent la pensée écologique aujourd'hui, cliquezici.

Après cet article

Entretien - Culture et idées

Jade Lindgaard : « Un journalisme de transformation sociale me paraît vital »



Précisions

Source : Alexandre-Reza Kokabi et Émilie Massemin pour *Reporterre*

Photos: © Mathieu Génon/Reporterre